

Poiteau et Turpin : ces deux noms eussent bien sonné à l'oreille de Flaubert, tant il y a du Bouvard et Pécuchet dans cette association. Antoine Poiteau (1766-1854) et Pierre Turpin (1775-1840) : voilà deux citoyens assoiffés de connaissance à qui la République naissante permit de devenir savants botanistes ainsi que – ce qui va de soi à cette époque- de remarquables artistes. Issus du peuple - Poiteau vient d'une famille d'ouvriers agricoles, Turpin est fils d'artisan-, ils eurent le bon sens de continuer l'exceptionnel travail botanique entamé au XVIIe siècle et complété par des curieux comme Henri-Louis Duhamel du Monceau (1700-1782) dans son *Traité des arbres fruitiers* publié en 1768. En vrai « fils » des Lumières, Poiteau et Turpin surent enrichir l'œuvre de leur prédécesseur et surtout l'illustrer avec une précision et une virtuosité presque égales à celle de Redouté, dont ils furent les émules. La renommée du *Traité des arbres fruitiers de Duhamel du Monceau, nouvelle édition augmentée d'un grand nombre d'espèces de fruits obtenus des progrès de la culture* par Poiteau et Turpin, échelonnée en plus de 70 livraisons de 1807 à 1835, fut immense. Poiteau la réédita en 1846 en quatre volumes sous le titre de la « Pomologie française ». Les 421 aquarelles originales (vélins ; 50,8 x 33,2cm) que nous présentons servirent de modèles pour l'édition de 1807. Elles sont les rayons de la gloire de l'une des plus fantastiques aventures de la botanique « révolutionnaire ». Mais prenons cette aventure scientifique et artistique dans le bon sens historique.

S'il y eut un âge d'or, ce fut le XVIIIe siècle, où quelques gentilhommes purent être à la fois libres, riches, curieux et hédonistes. L' « honnête homme » se constitue alors à la fois une bibliothèque, une galerie de tableaux et un cabinet de curiosités. L'engouement pour les sciences atteint son sommet avec l'immense chantier de l'*Encyclopédie* lancé par d'Alembert et Diderot. On entreprend alors une description systématique et imagée de la Flore et de la Faune, travail titanesque auquel les artistes prennent une grande part, car nous sommes à une époque « d'instruction et de délectation » (B.Champigneule).

Henri-Louis Duhamel du Monceau (1700-1782), bourbon par ses prénoms, aristocrate par le sang, riche par héritage, aurait pu n'être qu'un de ces privilégiés infatués d'eux-mêmes dont l'inutilité et l'aigreur poussèrent à la Révolution. S'il ne répondit pas, dans sa jeunesse, aux soins qu'on prit de son éducation, c'est que cet anticonformiste attendait d'être livré à lui-même pour donner sa mesure .

Son impulsion le dirigea vers les sciences ; aussi prit-il un logement près du Jardin des Plantes, où il se lia avec les savants les plus distingués, tels Dufay et Jussieu. N'étant pas hobereau pour rien, Duhamel partageait son temps entre ses terres du Gâtinais, où il tenait ses expériences (pour donner une idée de son verger, il y cultivait plus de cinquantes sortes de pêchers), et la capitale du savoir. Joueur, mais passionné et travailleur, il ne tarda pas à intégrer l'Académie des Sciences (1728). Il la gratifia de plus de 60 mémoires, dans les domaines les plus variés. Il progressait dans la science en écoutant ses désirs, trouvant son plaisir à explorer la structure physique des sujets que la vie lui amenait au gré des vents. Il s'occupa ainsi d'agronomie, de météorologie, de l'art de fabriquer du savon, de l'amidon, des pipes (!), eut l'idée du paratonnerre avant Franklin, distingua la soude de la potasse... Il n'était pas du genre à potasser toute sa vie le même sujet. Il est par contre pour l'éternité un esprit universel, comme le prouvent ses nombreuses collaborations pour l'*Encyclopédie*.

Nommé inspecteur général de la Marine par Maurepas, il voulut améliorer la construction navale, ce qui lui donna l'ambition de rassembler toutes les connaissances de l'époque sur le sujet sylvestre. Ainsi parurent successivement le *Traité des arbres et arbustes* (1755), *La physique des arbres* (1758), *Des semis et plantation des arbres* (1760), *De l'exploitation des bois* (1764), *Du transport, de la conservation et de la force des bois* (1767). En 1768, le *Traité des arbres fruitiers* vint parachever cette œuvre, sans doute la plus complète parmi tous les domaines abordés par notre héros.

La nouveauté de cet ouvrage consistait à étudier, énumérer et décrire avec une méthode scientifique les fruits comestibles sous nos latitudes, hors les plus exotiques comme les orangers et les citrons, déjà décrits par les érudits du XVIIe siècle tel le jésuite Giovanni Battista Ferrari. La science des fruits comestibles était née, et se plaçant sous la protection de la belle Pomone, prit le doux nom de Pomologie...

Il était toujours de bon ton de suivre l'exemple de Louis XIV en enrichissant son domaine d'un potager et d'un verger, même en espaliers. La Bible de nos seigneurs vertumniens était alors les « Instructions pour les jardins fruitiers et potagers » du précurseur La Quintinie, mais dont l'ouvrage posthume datait de 1690. Le succès du *Traité* fut immédiat et perdura longtemps comme le montre la notice du botaniste Du Petit-Thouars pour la *Biographie universelle* de Michaud (1814) : « Cet ouvrage joint la magnificence à l'utilité : c'était le plus complet qui eut encore paru sur ce sujet. Il commence par des principes généraux sur la culture des arbres ; ensuite, il entre dans les détails de leurs différentes espèces, et discute solidement sur la distinction des espèces et des variétés ; et il fait voir que parmi ces dernières il en est beaucoup qui se propagent constamment : par là,

il distingue les espèces des naturalistes de celles des jardiniers ». Cette louange scientifique oblitère l'esprit du curieux du XVIIIe siècle ; Duhamel du Monceau n'oublie pas de donner son avis sur l'agrément des arbres fruitiers en fleurs ou l'utilité des fruits, qui « flattent et réveillent le goût à la fin des repas (...) les plus recherchés », par la qualité de leur parfum, leur fraîcheur, leur saveur, leur délicatesse. Ainsi des goûts et des couleurs, « les uns se déclarent pour les fondants tandis que d'autres aiment les cassants ». Le lecteur aura compris que la matière du traité est le fruit de table dans le choix des meilleurs espèces. Un choix de gastronome, dont sont exclus les poires et pommes à cidre et les raisins pour le vin...

Duhamel du Monceau est mort depuis 7 ans quand éclate la Révolution. Un vent nouveau se lève, balayant la France ; le feu embrase la foule, un monde s'écroule. Aussitôt de nouveaux espoirs se dressent dans la tourmente : le peuple voit son heure arrivée et pour ceux qui en ont la volonté, il est possible de réaliser ses rêves.

Antoine Poiteau, né en 1766, est un homme du XVIIIe siècle. Ouvrier agricole comme son père, il est repéré et pris en main par l'Eglise dans la région de Soissons. En 1788, il monte à Paris, travaille chez des maraîchers puis entre en 1790 au Jardin des Plantes comme garçon-jardinier, c'est à dire du côté de la pratique. En 1791, il est élève-jardinier, ce qui lui permet d'apprendre le latin et la botanique. Poiteau prend vite du galon : il devient chef de l'Ecole de Botanique et préparateur des cours du professeur Desfontaines. En 1795, Poiteau est envoyé en mission à Saint-Domingue pour fonder un nouveau jardin botanique et étudier la flore locale. L'île, en pleine éruption politique, est rattachée officiellement à la France, mais est partagée entre royalistes et révolutionnaires. Elle est en fait en proie aux guerres civiles entre colons, mulâtres, anciens esclaves marrons et noirs libérés, avec l'Espagne, la France, les Etats-Unis et l'Angleterre qui se disputent leur ralliement. Il y rencontre Pierre Turpin, de neuf ans son cadet.

Fils d'un pauvre artisan, Turpin voit le jour à Vire, dans le Calvados, en 1775. Il sait lire et écrire et fréquente l'école de dessin locale avant d'être enrôlé volontaire dans le bataillon du Calvados, à quatorze ans ! Son corps d'armée est envoyé en 1794 à Saint-Domingue. Son talent de dessinateur lui vaut d'être affecté aux relevés des cartes et curiosités végétales. Il connaît très rapidement leurs efficacités médicinales, ce qui le rend célèbre chez les colons et lui vaut d'être nommé pharmacien de l'armée lors de l'expédition du général Leclerc. On imagine que cette nomination lui fit rencontrer Antoine Poiteau, s'ils ne se fréquentaient pas avant. Les deux hommes deviennent des amis inséparables : Poiteau apprend la botanique à Turpin, et perfectionne sa technique de peintre auprès de ce dernier, doué pour le dessin. Cependant, à l'occasion d'une des nombreuses convulsions politiques et militaires de l'île, Toussaint Louverture fait emprisonner Poiteau. Heureusement, le puissant consul des Etats-Unis, Stevens, est un amateur de botanique. Il fait libérer notre ami et l'engage avec Turpin pour répertorier la flore de l'île de la Tortue, au nord d'Haïti. Nos deux amis s'installent pour un an au refuge des anciens boucaniers et flibustiers. Ils dessinent et récoltent des échantillons avec la fièvre des défricheurs de territoires vierges. Vers la fin de 1800, Poiteau se rend aux Etats-Unis, bientôt rejoint par Turpin. Ils rencontrent le fameux Humboldt, botaniste et explorateur des forêts vierges de l'Amérique du Sud. En 1802, Poiteau rentre en France après sept années d'aventures, lesté de 600 paquets de graines et ayant répertorié 1200 espèces de plantes. Turpin, qui accompagne Humboldt, le rejoint peu après. Nos deux compères illustreront pour Humboldt et Bonpland *Les plantes équinoxiales* du Nouveau Continent, publié à partir de 1805 (100 planches d'après Turpin et 41 d'après Poiteau).

Vers 1800, la communauté scientifique et les amateurs de botanique se rendent compte de l'injuste sort que la postérité a réservé à Henri-Louis Duhamel du Monceau, dans la pénombre de Buffon. Comment cet homme bien né, serviteur de la France, modèle du savant philanthrope, encyclopédiste au savoir boulimique qu'encensa Diderot, a-t-il pu être autant négligé ? L'éditeur Michel planifie alors un immense travail de réhabilitation de la partie sylvestre de son œuvre. Il s'allie les compétences d'éminents botanistes suppléés par de merveilleux dessinateurs, Pierre Joseph Redouté et Pancrace Bessa, pour rééditer en un seul ouvrage illustré deux des plus importants travaux de Duhamel : le *Traité des arbres et arbustes* paru en 1755 et celui des *Arbres fruitiers* de 1768. La publication commence en 1800 et se prolonge en de multiples livraisons jusqu'en 1819, mais dès 1806, il apparaît nécessaire à Michel de garder séparés les deux opus. Il fait alors appel à Antoine Poiteau et Pierre Turpin, botanistes et dessinateurs, pour prendre en main la réédition du *Traité des arbres fruitiers* en l'augmentant des espèces et variétés négligées par Duhamel ou apparues depuis 1768.

Outre l'aspect scientifique, la nouveauté et l'intérêt de ces rééditions résident dans leur illustration au moyen de lithographies en couleurs, selon un procédé mis au point par Redouté en 1796, qu'il détaille dans son fameux recueil des *Roses*. Cela consiste à poser « à la poupée » l'ensemble des couleurs, simultanément, sur la planche gravée. Chaque épreuve, tirée en un seul passage, est ensuite retouchée à la main afin d'obtenir « tout le moelleux et tout le brillant de l'aquarelle ». Un soin extrême est donc apporté aux modèles, dessinés et

aquarellés sur les meilleurs vélins avec les plus grandes précision et justesse possibles. La finesse du talent artistique des illustrateurs est donc prépondérante.

Redouté, Turpin, Poiteau et Bessa forment vers 1800 un quatuor inégalé, qui prend en charge la majorité des grandes publications illustrées. C'est ainsi que l'on retrouve les noms de nos quatre mousquetaires accolés ensemble pour reproduire le *Choix de plantes* de Ventenat publié de 1803 à 1808, ou par trois, comme pour le *Icones plantarum Syriae rariorum* de La Billardière, édité de 1791 à 1812 avec l'aide de Poiteau, Redouté et Turpin. On peut citer entre autres le *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Egypte et la Perse* de Guillaume Olivier, publié de 1801 à 1807, où l'on retrouve Poiteau, Redouté et Turpin en compagnie de Barraband ; *La flore des Antilles* de Richard de Tussac, livrée de 1808 à 1827 avec des dessins de Turpin, Poiteau et Redouté. Turpin et Poiteau collaborent à la *Description de l'Egypte* (1809-1830), et contribuent avec Poiteau aux *Annales du Museum National d'Histoire Naturelle* (1802-1813, 1827), ainsi qu'aux *Mémoires du Museum National d'Histoire Naturelle* (1815-1832). Enfin, Redouté et Bessa produisent 496 lithographies pour le « Traité des arbres et arbustes », Poiteau et Turpin 420 pour le « Traité des arbres fruitiers ».

Les livraisons de ce dernier commencèrent en 1807 (les quelques aquarelles originales datées le sont entre 1806 et 1809). Le *Journal général de la littérature de France* jugea « cette première livraison d'une aussi belle exécution que celle des *Arbres et arbustes*. On y trouve la même élégance et la même perfection pour la fidèle imitation de la nature ». Groupées en 6 planches, les livraisons sortent régulièrement jusqu'à la fin de l'Empire, en 1814. En 1825, l'éditeur Levrault rachète le stock restant et décide de continuer la luxueuse publication. Elle reprend en 1830 et se termine en 1835, comprenant en tout 72 livraisons ! L'ensemble forme 5 ou 6 volumes in-folio selon les reliures (les tomes 5 et 6 sont la plupart du temps reliés ensemble) et comprend 422 planches, dont 420 imprimées en couleurs et terminées à la main (213 sont signées par Poiteau et 207 par Turpin).

Chaque fruit est représenté grandeur nature sur sa branche, avec la plupart du temps le fruit en coupe, parfois le détail d'un bourgeon, et accompagné plus rarement sur les vélins originaux d'une étude de pédicule, de noyau, voire d'encore plus minuscules parties organiques. Les planches sont accompagnées de notices descriptives indiquant le nom courant, l'appellation latine, la description historique et caractéristique, la vie saisonnière, l'appréciation du fruit. En tête de chaque genre, une description générale précède un rappel sur l'histoire, l'usage et la culture des espèces.

Les genres les plus étudiés sont les poiriers (108), les pommiers (58), les pruniers (48), les pêchers (39), les cerisiers (27), les fraisiers (25), les groseillers (20), les amandiers (14), les vignes (12), les abricotiers (9), etc. Les poiriers et les pommiers font un bond par rapport au Traité, passant respectivement de 58 à 108 représentations et de 14 à 58. La faible place des agrumes s'explique par la publication de *L'histoire naturelle des orangiers* de Risso, illustrée de 109 planches d'après les dessins de Poiteau, qui parut en 1818 mais devait être étudiée parallèlement par Poiteau.

Liés « à la vie, à la mort » dans leur jeunesse, nos deux amis se séparent à la chute de l'Empire (1814), peut-être sur la base d'un désaccord politique. Poiteau, qui grandit dans la France de l'Ancien Régime et fut comblé d'honneurs sous la Restauration (jardinier en chef de l'Ecole de Médecine en 1814, du parc de Fontainebleau et des pépinières royales de Versailles en 1816, botaniste du Roi et directeur des cultures et des habitations royales de Guyane en 1818) choisit la voie officielle. Il part à nouveau à l'aventure pendant 3 ans en Guyane, où il découvre un nombre impressionnant d'espèces et de genres végétaux. Rédacteur de multiples revues, membre de plusieurs sociétés savantes, il est honoré de la croix de la Légion d'honneur. Après la mort de Turpin en 1840, Poiteau republiera leur travail illustré commun sous le titre de la *Pomologie française*, avec une introduction sur l'historique de cette science, mais il supprimera le nom de Turpin... Poiteau meurt en 1854.

Autodidacte, Poiteau apprit à dessiner en copiant des planches de van Spaendonck et en suivant les conseils de Turpin. De retour à Paris, il se perfectionne auprès de Redouté, sans être officiellement son élève. De son expérience d'artiste scientifique, il dira : « Dessin et description sont complémentaires, chacun montrant les limites et les omissions de l'autre. Cela est si vrai que j'ai dû parfois modifier des descriptions que j'avais faites avant d'en dessiner le sujet ». Le Museum d'Histoire Naturelle de Paris conserve de nombreux dessins terminés ou esquissés de Poiteau.

Turpin prit le chemin plus aride du chercheur en physiologie végétale et intégra l'Académie des Sciences en 1833, grâce à ses importants travaux (cf. liste de leurs ouvrages respectifs).

Artiste autodidacte, il fut plus renommé que Poiteau pour son art, plus fin et abouti. Sans être élève de Redouté, il en est le plus proche avec Pancrace Bessa. Il mourra la même année que Redouté, et l'année 1840 est donnée comme la fin d'un âge d'or du dessin botanique à cause de leur disparition simultanée. Ayant beaucoup travaillé avec Humboldt et Goethe ayant publié une de ses études dans l'atlas des *Œuvres d'histoire naturelle* de Goethe, il est plus connu que Poiteau en dehors de France. Poiteau concèdera d'ailleurs, à propos du Traité

des arbres fruitiers : « Je me plais à reconnaître (...) que les plus beaux dessins de cet ouvrage sont dûs à l'habile pinceau de mon ami Turpin ». De l'usage du dessin en botanique, il dira : « La plume de l'écrivain et le pinceau de l'artiste sont les deux outils indispensables pour décrire n'importe quel être. Le botaniste qui utilise seulement le premier moyen manquera le plus expressif des deux ». Poiteau dessina plus de 6000 planches illustratives. Le Museum National d'Histoire Naturelle, le Fitzwilliam Museum de Cambridge, le British Museum et la Royal Horticultural Society de la Lindley Library à Londres possèdent des aquarelles de Turpin, ainsi que la Society of Herbalists (Londres), le Hunt Institute for Botanical Documentation, Carnegie Mellon University (Pittsburgh), et The American Philosophical Society Library (Philadelphie).

Patrick de Bayser